
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 1 (1973)

DOI: 10.11588/fr.2001.2.46777

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

zählt worden, desgleichen »gelehrte Frauen« und sogar sogenannte »Wunderkinder« (»les enfants prodiges«, S. 99). Untersucht werden dann die soziale Herkunft und Stellung der »Mitglieder«, ihre Ämter, Tätigkeiten, Einkünfte etc. Damit entsteht ein interessanter Querschnitt durch verschiedene Bevölkerungsgruppen. Man wird sich allerdings fragen müssen, ob die zitierten Belege über die Zugehörigkeit bestimmter Personen- und Berufsgruppen zur »République des Lettres« tatsächlich immer repräsentativ sind.

Denn wie im folgenden Kapitel über »La dynamique de la République des Lettres« geschildert wird, basierte diese auf der Kommunikation, die mit Recht als ihr »Prinzip« (S. 117) apostrophiert wird, man könnte auch sagen, die ihre Existenzweise darstellte. Folgerichtig konnten nur diejenigen zur »République des Lettres« gezählt werden, die an dem »System des Austauschs« (S. 126) teilhatten, in dessen Rahmen über die Ländergrenzen hinweg literarische und gelehrte Nachrichten kursierten. (»Pour un citoyen de la République des Lettres, la communication était un véritable devoir [...]«, S. 117.) Diese Feststellung steht jedoch in einem gewissen Widerspruch zu der oben sehr weit gefaßten »Mitgliedschaft«. Zu den institutionellen Voraussetzungen, die wie die Universitäten, Akademien oder auch Buchmessen diesen Austausch ermöglichten bzw. förderten, wäre sicher auch noch die Post zu zählen, deren Verbesserung nicht ohne Einfluß darauf blieb. Wie dieses ganze Kommunikationssystem funktionierte, welche Mittel dabei zur Anwendung kamen, welche Faktoren, wie z. B. die Zensur, darauf Einfluß hatten und welches der »ideologische Motor« (S. 6) war, der es über so lange Zeit in Gang hielt, sind zentrale Fragen, auf die dieses Kapitel eine Antwort zu geben sucht.

Der Band, der sich durch straffe Gliederung und Klarheit der Darstellung auszeichnet, schließt mit einer Betrachtung über Genres und Werke, die im Rahmen der hier beschriebenen »communauté des savants« (S. 143) entstanden sind. Gefragt wird dabei nach charakteristischen Merkmalen, die – über alle Unterschiede hinaus – die Identität der »République des Lettres« erkennen lassen. Mehrere graphische Darstellungen (»Cartes et schémas« zur politischen und religiösen Gliederung Europas um 1620, zum Kriegsgeschehen 1598 bis 1650, zu den Korrespondenten von Erasmus und Nicolas Peiresc etc. ergänzen die informative Darstellung. Wegweisend für weiterführende Untersuchungen ist die thematisch gegliederte Bibliographie am Schluß, die neben Studien zum Begriff auch die wichtigste Sekundärliteratur zum politisch-sozialen, religiösen und kulturellen Umfeld, zur europäischen Geistesgeschichte, zur Gelehrtenwelt und zu den materiellen Bedingungen und Ausdrucksformen der »République des Lettres« enthält.

Rolf GEISLER, Berlin

Peter Claus HARTMANN (Hg.), Kurmainz, das Reichserzkanzleramt und das Reich. Am Ende des Mittelalters und im 16. und 17. Jahrhundert, Stuttgart (Franz Steiner) 1998, 266 S. (Geschichtliche Landeskunde, 47).

Ce colloque organisé par Peter Claus Hartmann constitue la suite de celui qui avait eu pour thème »Der Mainzer Kurfürst als Reichserzkanzler«, et dont les participants avaient pris conscience de certaines lacunes. Cette nouvelle réunion s'est efforcée de combler celles-ci. En particulier, les chercheurs se sont efforcés de discerner ce qui était le plus important pour l'archevêque de Mayence, son rôle ecclésiastique, ou celui d'archichancelier d'Empire; également, quelles étaient ses relations avec les seigneurs territoriaux, ses voisins. Enfin, à la différence du colloque précédent, dont les communications portaient plutôt sur le XVIII^e siècle, celui-ci a été centré sur une large période fin du XV^e–fin du XVI^e, avec toutefois quelques incursions dans le XVIII^e.

Ainsi, Mme Christine ROLL (Université de Constance) étudie le rôle politiquement important de l'archevêque-Electeur Berthold von Henneberg, »chef des seigneurs territoriaux à

l'époque de Maximilien, au cours de la période de la Réforme de l'Empire« – ainsi le caractérisait Fritz Hartung. M. Rolf DECOT, spécialiste d'histoire ecclésiastique, présente l'exercice, par Albert de Brandebourg, de ses droits d'archichancelier. M. Maximilien LANZINNER (Passau) le rôle de l'archevêque-Archichancelier dans les Diètes réunies au cours de la seconde moitié du XVI^e siècle. A partir de l'une d'elles, particulièrement importante, celle de 1558, M. Joseph LEEB (Kelheim) étudie ce que fut alors la position de ce prélat, grand officier de l'Empire, par rapport à celles de ses confrères, les autres Electeurs. M. Helmut NEUHAUS (Erlangen) expose le rôle joué par lui dans la *Reichsdeputation*, ainsi que dans les assemblées de cercles, et montre que par l'intermédiaire de ses envoyés et de ses conseillers, il exerçait effectivement dans les Diètes des fonctions d'organisation et de direction. Une très intéressante communication de M. Georg SCHMIDT (Iéna) montre que le très catholique Electeur de Mayence, agissant en tant qu'archichancelier, exerçait une activité de médiateur, même parmi les seigneurs territoriaux protestants, et que, confronté aux points de vue confessionnels, il savait donner priorité à la cohésion du »Reichs-Staat«. M. Wolfgang SELLERT (Göttingen), historien du droit, évalue l'influence de l'archichancelier sur les décisions du *Reichshofrat*. Et M. Konrad AMANN (Mayence) traite de la »confessionalisation« et de la »discipline sociale« à partir de l'exemple de la ville et de l'electorat de Mayence, poussant la recherche jusqu'aux premières décennies du XVII^e siècle.

Enfin, deux historiens de l'art ont traité de questions moins austères. Mme Nicole BEYER (Mayence) montre comment les monuments funéraires de la cathédrale expriment une conception élevée des fonctions et des devoirs de l'archevêque. Des illustrations fort bien choisies viennent à l'appui de la démonstration. Et M. Walter RÖDEL évoque ce qu'étaient la ville et la résidence princière aux XV^e et XVII^e siècles.

Des participants étrangers (Mr. WHALEY, de Cambridge, et M. BÉRANGER, de Paris) ont opéré, au cours de la discussion qui a suivi les exposés, des comparaisons entre la position de l'archevêque-Electeur et celles des archevêques de Cantorbéry et de Lyon.

La recherche pluridisciplinaire effectuée à l'occasion de ce colloque a montré de façon concrète ce que fut, notamment au début des Temps Modernes, le rôle de l'archichancelier d'Empire. Moins que la personne de l'Electeur, souligne Peter Claus Hartmann, c'était la fonction qui comptait. Elle tendait à devenir une donnée permanente de la Constitution du Saint-Empire, »maintenant une ligne sûre et forte en dépit de tous les problèmes et de tous les événements politiques«.

René PILLORGET, Paris

Franz BRENDLE, Anton SCHINDLING (Hg.), Márta Fata. Ungarn, das Reich der Stephanskronen im Zeitalter der Reformation und Konfessionalisierung. Multiethnizität, Land und Konfession 1500 bis 1700, Münster (Aschendorf) 2000, IX–359 p. (Katholisches Leben und Kirchenreform im Zeitalter der Glaubensspaltung, 60).

L'ancien royaume de Hongrie était celui de la pluri-ethnicité: les Magyars, peuple dominant, mais aussi beaucoup de Slaves, ceux du sud, Croates, Serbes, Bosniaques, ceux du nord, Slovaques, Ruthènes et Ukrainiens, des Roumains en Transylvanie, et un peu partout, des Allemands, Saxons au sud et à l'est de la Transylvanie, mineurs des villes de Haute-Hongrie, patriciens dans toutes les villes royales, sans omettre quelques Italiens et Frioulans de la côte dalmate. Et déjà l'unité religieuse n'existait pas puisque la chrétienté latine dominante devait cohabiter avec l'orthodoxie roumaine et tolérer quelques survivances glagolitiques reconnues par la papauté au XIII^e siècle, dans un royaume dont la christianisation aux X^e et XI^e siècles était venue tout autant de Rome que de Byzance. La Réforme rendit le tableau encore plus complexe, puisque non seulement le luthéranisme et le calvinisme s'installèrent durablement, mais encore la Transylvanie devint-elle le refuge des antitrinitaires